

## Discontinuité et différence

Christian Dubois

Extrait du Journal de Ch. Juliet (1985)

*« Le soussigné, Officier de l'État Civil de Toluca, zone 44, de la commune de Toluca, certifie : qu'au folio n° 162 du registre des naissances n° 28 se trouve l'acte 61 dont il résulte : Mario est né en cette juridiction le 12/XI/86 fils de M. et M<sup>me</sup> D.*

*Ont signé l'acte : M<sup>me</sup> Irungaray et l'Officier de l'État Civil.*

*Le présent est délivré le 6/XII/1990. »*

Cet extrait d'acte de naissance fait partie du dossier d'adoption de Mario. Il m'a été apporté par ses parents adoptifs. Cet acte, excepté les quelques modifications de nom et de localité rendues nécessaires à sa présentation

aujourd'hui, est tout à fait authentique et authentifié d'ailleurs.

Il est cependant ambigu et ouvre à plusieurs lectures. C'est d'ailleurs en réponse à mon incrédulité que les parents de Mario me le confient. En effet, quand Mme D. me l'apporte, elle en fait la lecture suivante : cet acte constitue pour elle un incroyable mensonge, qui la rend mal à l'aise, en tant qu'il la présente comme la mère génitrice de Mario, et qu'il élude donc à ses yeux et aux yeux de Mario l'existence de sa mère génitrice et de ses rapports avec son enfant.

Mario en effet est bien né le 12/9/86 mais nullement fils de M. et Mme D. comme semble le stipuler l'acte, mais de Mme Irungaray et d'un homme dont on ne sait rien. Il portera, jusqu'au moment de son adoption par le couple D., le nom de sa mère génitrice : je veux dire non seulement son patronyme mais aussi son prénom ; à une lettre près : « o » à la place de « a », Mario en place de Maria. Le même prénom donc, mais masculinisé. Ainsi cet acte, tout autant que la lecture qu'en fait Mme D., constituent pour Mario un symbolique trompeur qui le prive de la reconnaissance d'une part de ce qui constitue et a constitué son identité ; ses premières inscriptions dans l'Autre maternel sud-américain.

Si j'ai choisi d'ouvrir ma communication par l'exemple de ce garçon, c'est que sa cure, celle d'un enfant adopté tardivement (vers quatre ans) témoigne de la difficulté d'articuler les deux *Un* auxquels Lacan consacre une partie de son séminaire *D'un Autre à l'autre* : le Un de la première altérité radicale et le Un dans l'Autre, support de l'identification au trait unaire.

Écoutons encore Mario : « Le plus difficile pour moi, c'est d'être issu d'un viol ». Quelle est la vérité de cette parole ? De viol, il n'y a en effet aucune trace dans la réalité connue par les parents adoptifs. C'est-à-dire qu'il n'est ni exclu, ni confirmé. Mais de cet indécidable, Mario se forge une décision : « Cette conviction, cela me permet de haïr le monde ». Évidemment quand le Symbolique, en place de Loi vous joue de tels tours, on ne peut s'étonner qu'il soit dénoncé comme violeur.

La décision de Mario, vous vous en doutez, est lourde de conséquences : toute position parentale, qu'elle soit maternelle ou paternelle, dans ses rapports à l'autorité, lui paraît toujours comme totalitaire, bouchonnée par cet imaginaire du viol.

Mais au-delà de cette cure, ne pourrions-nous pas poser cette question : lorsque le symbolique dans lequel les premières nominations constitutives de l'identité ont été opérées n'est pas celui qui fonctionne comme lieu du code et de la Loi – de qui est bien le cas de Mario, enfant adopté tardivement par une famille d'une autre culture et d'une autre langue – n'y a-t-il pas une difficulté supplémentaire pour ceux qui, en place d'Autre, viennent à se réclamer d'un symbolique privé de sa portée narcissisante (de n'être pas celui dans lequel la place de l'enfant a été primordialement aménagée.)

Revenons au séminaire *D'un Autre à l'autre* et à mon sujet : discontinuité et différence. Ce séminaire reprend quelque huit ans plus tard un grand nombre de points traités dans *L'Identification*. Le signifiant, jusque dans son incarnation corporelle c'est-à-dire vocale, nous dit Lacan dans le séminaire sur *L'Identification* se présente toujours comme d'essence discontinue. La discontinuité le constitue. L'interruption du continu dans le successif faisant partie de sa structure.

Que signifie l'utilisation de ces termes : « Le signifiant dans son incarnation corporelle » ? Ne faudrait-il pas entendre que le caractère discontinu du signifiant a donc rapport au corps au sens où il vient nommer primordialement le corps réel en tant que sexué ?

Si ces termes sont bien ceux de Lacan employé, ceux qui sont quelque peu familiers de l'œuvre de Dolto leur trouveront un accent très « doltonien » : ils ne sont en effet pas sans renvoyer à ce qu'elle appelait l'image inconsciente du corps. Vous savez très certainement que cette image n'est pas une image au sens scopique ni au sens spéculaire, cette dernière étant même refoulante de l'image inconsciente du corps.

On peut la tenir comme *matrice* de la relation à l'Autre : elle est en effet une *structure* d'organisation des fantasmes des relations affectives et érotiques pré-génitales. Elle est aussi mémorisation olfactive, auditive, gustative, visuelle, tactile, baresthésique, et cénesthésique des perceptions subtiles qui ont accompagné les variations de sensations substantielles. Crochetage d'un sensoriel tressé d'imaginaire et de symbolique.

Je vous propose ce rapprochement parce qu'il faut considérer pour rendre compte de la clinique, que la façon dont le signifiant se présente à nous, c'est-à-dire l'*une* rencontre, rencontre traumatique du corps avec le signifiant en tant qu'Autre, que la façon donc dont ces signifiants sont parlés, ou résonnent pour *un* Autre est effectivement constitutive de l'identité. Comment cette discontinuité peut-elle être *une*, peut-elle être le fondement d'une continuité narcissique ?

Il me semble que le séminaire *D'un Autre à l'autre* permet d'avancer que c'est par le nouage qui s'opère entre la discontinuité et la différence grâce à la fonction de l'inscription. De quelle unité en effet peut-il s'agir ici sinon du Un de la différence absolue qui conditionne aussi le type de mémoire qui est l'image inconsciente du corps ? En effet, toute perception, même endogène ne peut être inscrite que grâce à l'interposition du système signifiant. Or, si le biologique même-orise, l'appareil psychique lui ne peut mémoriser qu'avec le support de la différence absolue (de l'identique non identique). Il ne peut enregistrer ces perceptions que dans leur différence. C'est par cette inscription que la discontinuité se noue à la différence. C'est là que ce qui est retenu de la rencontre traumatique avec l'Altérité radicale qui est le signifiant, ce qui est retenu de tout traumatisme, c'est son unicité. Un à jamais perdu/retrouvé dans la répétition, tout autant trace de la rencontre que du rien que sa disparition

Ce 1 est donc présence sur fond d'absence. Il prend sa valeur d'Autre, non pas d'être Autre entre tous, ni d'être le seul mais de ce qu'à sa place il pourrait y avoir l'ensemble vide. Et d'une certaine façon, ce que l'on appelle la biographie n'est rien d'autre au-delà de l'histoire individuelle, que la tentative de repérage du mode de présence sous lequel le savoir, la jouissance et l'objet a ont été offerts au sujet.

Remarquons que la conceptualisation de Lacan est très précise et met l'accent sur l'*écriture* : la discontinuité ne sera *générique* (« un qui foisonne ») que si d'être répétée elle s'inscrit comme différente et identique à la fois, que si elle inscrit donc le 1 et le 0. C'est pourquoi je dirais volontiers que si « la parole insulte au silence » (Ch. Juliet) au sens où il y a de la parole dans le défaut de langage, « l'écriture y achemine » (Ch. Juliet) car elle a rapport avec cet ensemble *vide* ( $\emptyset$ ).

## Qu'est-ce qu'inscrire ?

Inscrire (cf. Le Robert) renvoie d'une part à graver. Avec cette perte de matière que le stylet emporte, une inversion se produit : la surface, possible métaphore de la Chose, passant dès lors au second plan.

Inscrire renvoie aussi à l'inscription dans une liste ou au sens mathématique dans une figure qui inclut celle qu'on inscrit, c'est-à-dire qu'inscrire n'est pas sans renvoyer à une présentation ensembliste.

## L'écriture fonde l'ensemble

C'est que précisément la théorie des ensembles permet d'inscrire la différence absolue, mais il serait plus juste de dire que c'est la prise en compte de cette différence qui fonde la théorie des ensembles où un élément  $x$  n'est pas égal à ce même élément considéré comme un ensemble :  $\{x\}$ .

Peut-on écrire A, signifiant en tant qu'Autre et A ensemble des signifiants ? Cette question, russellienne par excellence, va permettre une articulation de l'identité et de l'identification. Et si Lacan note qu'il y a « homologie des failles de la logique et de la structure du désir », c'est sans doute pour nous faire remarquer qu'il n'est de surgissement du désir – et du sujet – que de cet ensemblistage de l'Autre dont le sujet s'excepte.

Remarquons qu'il s'agit de l'utilisation d'une formalisation mathématique qui permet une avancée sur un problème rencontré par Freud dès 1895. En effet, l'inconscient est conçu par Freud comme fonctionnant selon une identité de pensée, le préconscient selon une identité de perception. Cela signifie, comme le note Lacan à la leçon du 26/2/1969, que la recherche qui opère l'appareil psychique pour maintenir son homéostasie se caractérise par la répétition, recherche d'une perception identique et c'est cela même qui ne peut être retrouvé. Notons que dans un premier temps cette perception ne porterait aucun critère de réalité. Cette homéostasie de l'appareil psychique, qui implique l'idée d'ensemble, va poser à Freud bien des difficultés.

En effet, Freud, poussé par la nécessité clinique de trouver un processus énergétique pouvant rendre compte du processus primaire – libre circulation de l'énergie psychique –, va postuler un principe d'inertie : la tendance à

évacuer l'énergie, tendance à ramener à 0 l'énergie psychique.

C'est alors qu'il note que « l'urgence de la vie » – comme c'est sensible dans ce qu'il appelle « l'Expérience du Prochain – impose d'abandonner le principe d'inertie et de tenir compte de la réalité de la perception. Il conçoit dès lors l'appareil psychique comme devant tenir compte de signes perceptifs (WZ, QZ), traits de l'Objet et régit cette fois par un principe de constance – correspondant au processus secondaire où l'énergie est liée et maintenue à un certain niveau. Ce qui nécessite pour lui de considérer dès lors que les WZ, QZ *s'organisent en un réseau* – on retrouve l'idée ensembliste – qui s'oppose à la tendance inertie.

Ce qui est intéressant à remarquer, c'est que le séminaire *D'un Autre à l'autre* permet de mieux articuler le passage de ces premiers *signes perceptifs* (WZ) avec le représentant de la représentation, le *Vorstellung Repräsentanz*. Ce passage entre les deux conceptions du signifiant, est une mise en chaîne, il va s'éclairer de l'usage que Lacan fait de la paire ordonnée.

Ces WZ, Freud les concevait comme des *Niederschrift* ..., inscriptions non inscrites dans l'inconscient. En 1964, Lacan leur confère leur qualité de signifiant en s'appuyant sur leur synchronie. Cependant, ces signifiants restent des *signes* de l'Objet et comme tel sont très différents du VR. Avec *D'un Autre à l'autre*, on peut concevoir que dans leur *diachronie*, si on les prend un à un ce sont des *signifiants en tant qu'Autre*, un Autre signifiant non inscrit dans l'Autre en tant que lieu du code. C'est leur mise en chaîne, leur organisation qui les inscrit dans l'Autre et du même coup fonde l'Autre comme ensemble des signifiants qui ne se signifient pas eux-même, en tant que lieu du code. C'est ce passage qui leur confère leur qualité de VR. Ce VR n'étant plus le signe de l'objet mais représentant qu'il y ait du non représentable : la représentation elle-même interdisant l'accès à la jouissance immédiate de l'Objet.

« Ce prochain, nous dit Lacan, ce n'est pas l'Autre en tant qu'*articulation signifiante de l'inconscient*. Le prochain c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé. Au niveau organique – le mot est de Lacan – ce qui fait barrière à la jouissance, c'est ce réseau signifiant régi par le principe de plaisir (principe de constance). » Et il ajoute ceci : « Qu'elle soit métaphorisée par l'interdit de la mère, c'est après tout ce qui n'est que contingence historique »

Voilà l'interdit de l'inceste remis au rang de simple contingence. Ce qui reste de structurel, n'est-ce pas dès lors cette transformation de la fonction signifiante : celle de  $S_1/WZ$ , signifiant mais encore signe de l'Objet, au  $S_2/VR$  réseau qui barre la jouissance. Ce passage est celui de  $[1,0]$  à  $[\{1\},\{1,0\}]$ .

N'est-ce pas à ce passage que s'oppose l'holophase ? Encore gagnerait-on alors à essayer de la situer : soit celle du  $S_1$  qui ne renverrait pas au 0 (soit de l'Autre qui ne renverrait pas au  $\emptyset$ ) soit comme impossibilité d'articuler dans l'Autre ce 1 et ce 0.

## Qu'en-est-il du sujet dans ce passage ?

Avec le  $S_1$ , nous sommes au niveau de ce que Lacan appelle l'*identité numérique* nous sommes avant tout *identification* au trait unaire. Parler d'identité numérique est là pour nous rappeler qu'il n'y a pas d'*identité analogique*. Ainsi quand Lacan parle du  $S_1$  comme représentation du sujet, il s'agit à mon sens d'un sujet nullement subjectivé. L'apparition du sujet comme tel étant à situer au niveau du  $S_2$ , du second 1 c'est-à-dire du un dans l'Autre, fonctionnant comme trait unaire

« Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée. Cette réinscription c'est là le lien qui le fait dès lors dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui »

Mon attention avait déjà été arrêtée sur ce passage lors de mon intervention sur les noms du père à Bruxelles. Ce qui pourrait faire qu'un être reconnaisse comme sienne sa trace, renvoie à la nomination du sujet par un Autre primordial, à la reconnaissance par un Autre que sa *singularité en tant que sujet* se fonde sur l'ensemble vide, ou encore, dit de façon imagée, sur la béance existant entre les images inconscientes du corps et l'image spéculaire. Béance que Dolto qualifiait de trou symbolique.

Si vous m'avez suivi dans le rapprochement que j'ai effectué des premières images du corps avec ce  $S_1$ , trace d'un

sujet à venir peut être me suivrez-vous encore dans le rapprochement de cette opération de la paire ordonnée avec celle du stade miroir. La paire ordonnée vient en effet inscrire au sein d'un ensemble le 0 et le 1 présent déjà comme tel dans le  $S_1$ . L'image spéculaire, scopique a une cohérence. Elle est un ensemble qui permet à l'enfant d'anticiper sa complétude à venir. C'est, je dirais, le versant jubilatoire du stade du miroir. Mais cette image qui a une structure, qui est complète sur le plan scopique, cette belle image non seulement n'est pas sans renvoyer au vécu de l'immaturation motrice de l'enfant, mais ce qui la soutient et lui donne son éclat, c'est un *vide*. En effet, comme Lacan le développe dans *L'Identification*, l'objet a est objet non spécularisable qui reste profondément investi au niveau du corps propre. Ce qui est le fondement même de l'*identité du sujet* ne se trouve pas dans l'image spéculaire, ou plutôt s'y retrouve sous forme d'un vide bordé. Et tout ce qui fera le fondement de l'*identification du sujet* restera profondément marqué par cette expérience du miroir et cette organisation de l'image autour d'un manque, et du trait unaire. C'est ce passage, cette organisation des images inconscientes du corps en une image vécue comme complète mais néanmoins décomplétée qui me semble s'éclairer par la formalisation mathématique de la paire ordonnée.

Bien plus, comme le note G. Le Gaufey dans *L'Incomplétude du symbolique*, « elle permet de ne plus envisager l'Autre comme trésor manquant d'un signifiant : elle "aggrave" si on peut dire ce manque, ne le fait plus entendre comme un "tous moins un" mais comme manque mis en oeuvre sous la forme de la classe vide à chaque articulation unaire d'un signifiant ». Lire le stade du miroir avec la paire ordonnée permet de l'entendre comme une expérience, traumatique et répétée.

C'est parce qu'il me semble que cette opération de la paire ordonnée est cliniquement repérable par l'inscription au champ de l'Autre d'une décomplétude, sous la forme, par exemple, d'une non-réponse à la question de son origine que je vous ai apporté ce fragment de la cure d'un enfant adopté, très sensible, comme vous le savez, à cette question.

D'une certaine façon, ne pourrait-on pas soutenir qu'en plus de mutiler en quelque sorte l'identité de cet enfant, l'acte dont je vous ai donné lecture aurait plutôt tendance à clôturer cette question plutôt que de l'ouvrir ?

Ainsi peut-on comprendre pourquoi, de cette façon extrêmement aiguë, Mario dénonce sans cesse ce qu'il appelle le « sadisme » du père adoptif. Ajoutons encore qu'il me semble exact de dire que Mario a primordialement bien été exposé à la radicale altérité de l'Autre. Cet enfant a bien été nommé, en espagnol, et sa nomination a pour lui valeur narcissisante. Il a par ailleurs parlé l'espagnol jusqu'à son adoption. Depuis, cette langue semble inaccessible : refoulée. Bien plus Mario qui tire pourtant fierté de son origine sud-américaine refuse de s'y intéresser. Il semble donc bien que la mère ait été interdite dans la langue maternelle, elle-même refoulée par l'adoption sa nouvelle famille.

Il reste bien des questions bien sûr. Je ne ferai que les survoler. Comment entendre par exemple la proximité de son nom et de celui de sa mère génitrice ? S'agit-il d'une « nomination à minima » ?... Comment entendre l'abandon de cet enfant ? Ne pourrait-on prendre en compte en plus de tous les déterminants sociologiques qui amènent à un tel acte la formulation de l'hypothèse que cet abandon consiste peut être en une ultime protection contre une proximité par trop incestueuse.

Tout ceci me permet peut-être d'avancer que la nomination de cet enfant adopté « tardivement » par sa famille adoptive me semble très différente de celle d'un enfant naturel par ses parents géniteurs : elle n'est en effet pas celle dans laquelle très primordialement l'interdit de l'inceste a été posé. L'acte d'adoption étant alors souvent perçu comme un pur acte d'amour où l'enfant n'est pas le produit d'une jouissance sexuelle entre les parents.

Je vais laisser toutes ces questions et terminer en esquissant, c'est le cas de le dire, le lien entre ce que je vous ai apporté aujourd'hui et le dessin. Le passage d'Un comme Autre à l'Autre – qu'à ma façon j'ai essayé de commenter aujourd'hui en soulignant la fonction de l'inscription – m'a été suggérée par quelques dessins de cet enfant : au cours de ces séances où il me parlait des difficultés concernant son origine, il crayonnait une série de petits cubes en perspective qu'il recommençait à chaque fois : son dessin ne convenait jamais : la perspective était « bancale ».

Si en effet l'écriture est essentielle à ce passage d'Un Autre à l'autre, nous devons bien en constater l'effet dans le dessin.

Mario est trop grand pour que, par son exemple, j'approfondisse les rapports des premiers traits du dessin de

l'enfant avec les premières inscriptions. Sachez cependant que je tiens l'apparition des premiers traits – en tant qu'ils se différencient du gribouillis – pour tout à fait déterminante dans la mesure où ils écrivent ces  $S_1$ , réduisant du même coup l'Objet à une marque. Ils signent donc l'inscription d'une perte. Proches d'une jouissance immédiate de l'Autre, plus appréhendable dans le gribouillis, ils constituent néanmoins la trace de son abandon.

À mesure que l'enfant est confronté à cette expérience du miroir il se trouve entraîné par l'exigence de la bonne forme, dans une représentation de plus en plus fidèle du monde ; ce qui, à mon avis, va témoigner du passage au Un dans l'Autre, c'est le positionnement du zéro et de l'infini dans la *structure* même du dessin. La perspective étant en effet une des façons de représenter l'infini et la troisième dimension dans l'espace à deux dimensions du dessin .

Notons enfin qu'il subsiste toujours un écart entre l'espace euclidien et celui représenté dans le dessin, comme cela est très sensible par exemple dans l'oeuvre des peintres qui ont su « jouer » avec la perspective (Gauguin, par exemple). Cet écart qui rend peut être compte d'un Réel, d'un irréprésentable qui donne *corps* à la toile, fonde son caractère, son style.

Ainsi vous comprenez en quoi les perspectives de Mario ont renvoyé pour moi à sa difficulté de pouvoir accepter que la question de son origine, à lui comme à tout autre, reste et doit rester une question ouverte.